

Séance  
solennelle  
d'ouverture  
de la  
conférence  
du Stage

du 24 mars 2000

DISCOURS

de M<sup>me</sup> le Bâtonnier BROCARD

---

Un instant d'humanité

par Maître Kiêt NGUYEN, *Médaille d'Or*

---

"Celle que l'on appelait la pucelle"

par Maître Christophe MORETTO,

*Médaille d'Argent*

---

Eloge de Maître Alain FURBURY

par Maître Bérengère FROGER,

*Médaille d'Argent.*



# **UN INSTANT D'HUMANITÉ**

**par**  
**Maître Kiêt NGUYEN, Médaille d'Or**

Cette histoire, se disaient-ils, l'homme de bien l'apprendra à son fils.

En cette nuit de printemps 1989, les étoiles se repentent d'être accrochées au ciel loin, trop loin pour pouvoir s'enivrer des parfums de ce royaume duquel  
Ont été bannies les âmes vêtues de sophisme,  
Chassés les cœurs souillés par la vanité,  
Purgées les pensées étouffées par la lâcheté et la félonie  
Pour y laisser régner sans partage le souffle ténébreux de l'espérance, la voix  
bandonéante du courage, le visage épuré de la liberté.

L'espérance, celle dont on craint toujours que le désir qui la nourrit ne soit pas satisfait car "nul n'espère ce dont il se sait capable".

C'est pourtant cette espérance qui, en ce soir du 3 juin 1989, a fait des hommes  
de condition opposée des navires amis,  
Pour effacer l'ombre de la terreur,  
Rendre le sourire aux visages longtemps mutilés par la peur,  
Et creuser la tombe de cette loi martiale qui trop souvent a jeté leurs cris de  
révolte dans des charniers à l'indécence oubliée.

Mais ce n'est pas l'espérance qui fait gagner les causes, ni les galons de héros aux hommes qui les soutiennent, c'est la volonté et le courage.

Ce courage qui pourtant ne s'accordait pas avec les couleurs naturelles de leur naissance bien trop versée dans l'obéissance et la soumission,  
De sorte qu'ils ont dû tourner leurs regards vers leurs puissants ancêtres,  
Pour implorer leur esprit guerrier afin qu'il épouse leur modeste fortune,  
Pour qu'ils leur insufflent ce don de soi qui jadis a fait s'écrouler les murailles de l'impérialisme qui les humiliait pour laisser s'édifier les murs d'un régime qui, aujourd'hui, assoiffe leurs enfants d'expression et de liberté.

Cette liberté qui en temps de paix sait se montrer si humble et d'une calme retenue,  
Trouvant pleinement à s'exprimer dans l'air qui emplit le décor qui nous sert de vie.

Mais lorsque l'écho de sa privation résonne jusqu'à ses oreilles,  
Sa nature bienveillante se mue en rage austère,  
Son regard se couvre de haine jusqu'alors ligotée,

Et sa fureur devient aussi effrayante et impitoyable que la mer déchaînée sur l'esquif inconscient qu'une arrogance inconsidérée avait amené à venir la défier,  
Sa colère, alors, ne pourra être apaisée, son glaive rengainé que lorsque, sur ses terres confisquées, sa quintessence pourra à nouveau se répandre.

C'est donc grâce à cette espérance, ce courage, cette liberté que leurs yeux se sont libérés du sommeil, leurs estomacs de l'appétit, leurs corps de la fatigue.

Souffrances qui, se disent-ils en ce 3 juin 1989, n'en prennent que plus de saveurs car la quête qui les irriguait est sur le point d'aboutir.

Le pouvoir est, en effet, vacillant, troublé par ses querelles intestines, abandonné tant par ceux qui l'ont sacré que par ceux qui, par le passé, l'ont si souvent protégé au mépris parfois de l'homme et de sa condition.

Alors sur cette place où les dorures et la flamboyance des couleurs d'une cité jadis interdite se mélangent si maladroitement avec la froideur et l'austérité des immeubles en béton lui servant aujourd'hui de remparts, les étudiants rejoints par celles et ceux mus non pas par des concepts abstraits de démocratie, de libéralisme ou autres mais simplement par l'envie concrète et irrésistible de vivre, pensent ensemble à la victoire.

Une victoire qu'ils ne veulent pas être celle d'un système sur un autre simplement parce qu'ils n'en proposaient aucun, mais qu'ils veulent être celle de l'homme sur une idéologie politique qui l'avait éradiqué de ses objectifs.

Une victoire dont ils sont d'autant plus fiers qu'elle n'a pas été entachée par des vies sacrifiées ni par des corps suppliciés.

Ils pensaient alors que l'histoire retiendra qu'on peut gagner la guerre en lui opposant la paix,

Que la grâce d'une idée, la beauté d'une parole et la puissance d'une cause se révèlent être des armes bien plus meurtrières que celles vétilleuses ne donnant que larmes et sang, veuves et orphelins.

Ils croyaient aussi en l'humanité qui finit toujours avec le temps par combattre et vaincre ceux qui la contestent et méprisent.

Ils étaient enfin convaincus qu'aucun régime pour aussi puissant et armé soit-il n'aura vocation à s'inscrire dans la pérennité s'il ne sait être juste car "la force sans la justice est tyrannie";

Une tyrannie qui exalte ceux qu'elle martyrise à se révolter et lutter dans une sanglante violence, ne se résignant que lorsqu'elle se mettra à genoux implorant leur miséricorde car même si elle avait caché sa couronne jusque dans son cœur, ils auraient été la chercher.

La nuit devient de plus en plus sombre et imposante.

La place s'enrichit de regards qui se trouvent,  
De mains qui se tiennent de peur de se quitter,  
De rires qui s'envolent et se perdent dans le cri des oiseaux  
Et de discours qui s'en vont mourir dans l'air du soir.

Mais ce n'est malheureusement pas des chants de liesse qui accueillent leur réveil mais plutôt des visions de ce qu'ils croyaient être définitivement emprisonné par le passé.

Aux quatre coins de la ville, embarqués dans leurs habits de fer au roulis mécanique assourdissant, pourvus d'armes affamées des entrailles des hommes, les soldats du peuple comme le pouvoir se plaît à les nommer ont pourtant reçu l'ordre irrévocable de tuer celles et ceux qu'ils sont censés représenter.

Les rues, dès lors, étaient pavées de chair humaine,

Les trottoirs se transformaient en lits de fortune pour ces corps amputés,  
Les murs rougissaient sous ce sang immaculé,  
La ville était devenue un immense cimetière.

Aveuglés par leur endoctrinement, ensevelis sous le poids de leurs instructions,  
les soldats à l'esprit primesautier continuaient leur traque implacable, sourds  
aux supplications de celles et ceux qui n'avaient pour d'autre armure que leur  
écorce d'homme et pour armes leurs pleurs et leurs prières.

Devant tant d'horreur insoutenable, des hommes et des femmes qui pourtant  
n'avaient pas rallié ce mouvement de révolte mais dont l'idée de voir cette  
jeunesse s'écrouler sous ces balles insatiables meurtrissait leur conscience,  
Se sont, à leur tour, jeté sans retenue dans cette bataille urbaine,  
Formant sur toutes les principales artères de la ville des barricades humaines,  
Pensant à tort que leur neutralité allait paralyser les ardeurs d'une armée ivre  
du sang qu'elle venait de verser.

Leur naïveté sera elle aussi broyée par les mâchoires acérées de ces  
mitrailleuses carnassières.

La poussière pestilentielle de ces dépouilles déchiquetées rendait au temps ses  
couleurs hivernales.

Le printemps qui jusqu'alors s'abreuvait d'une insouciance survoltée et  
heureuse s'achevait tristement dans le fumier de la répression.

Sur la place cependant, aucun de celles et ceux qui avaient été envoûtés par la  
musique de la liberté n'avait trahi sa foi en désertant ses compagnons à  
l'annonce de l'arrivée tonitruante de cette armée en campagne.

Ils se contentaient simplement d'attendre patiemment, ruminant dans leurs  
cœurs le danger qui les guettait et les angoisses qui les assaillaient.

Leur attitude grave assombrissait encore plus leurs joues creusées par la fatigue  
et la faim.

Leurs habits loqueteux les faisaient paraître au regard de ce matin embrumé par  
la noire fumée de ces engins de feu comme autant de spectres misérables.

Sentant le désarroi gagner leurs troupes délabrées,  
Ceux qui ont initié ce mouvement contestataire, s'en vont leur rendre visite un  
à un,

Les réconfortant d'un franc sourire,  
Les appelant frères, amis, compatriotes,  
Ne laissant transparaître sur leur visage aucun signe qu'une armée sanguinaire  
est venue les encercler,  
Ne concédant à la peur, aucune once de leur sérénité affichée.

Un d'entre eux prît la parole,  
Pour leur décrire la volupté qui est la sienne de voir son cœur l'emporter sur sa  
raison,  
Leur assurer que ceux dont le sang se glace à l'idée de croiser la Providence ne  
seront pas escortés sur le chemin qui les conduira vers leur retraite, par un  
cortège de mépris et de quolibets,  
Leur dire à quel point il est prêt et fier de mourir en compagnie de ceux qui vont  
faire le choix de rester et dont le sens de l'honneur est plus tranchant que les  
épées qui risquent de les faucher,  
Leur affirmer enfin que ceux qui vont survivre connaîtront la félicité de voir  
leur fratrie s'agrandir car quiconque aura aujourd'hui versé son sang deviendra  
pour les autres son frère à tout jamais.

Et puis soudain, ils ont vu s'abattre sur eux une pluie de feu venue châtier leur  
rébellion.  
Une pluie dense et ininterrompue qui ne s'arrêtera que lorsqu'ils crieront au  
peuple leur méprise,  
Que lorsqu'ils auront compris que la liberté n'est pas celle qu'ils désirent mais  
celle qu'on leur impose.

Alors, pour seule riposte, ils ont fait s'unir leurs voix pour prier et chanter.  
Chanter pour couvrir la douleur,  
Pour résister à la peur,  
Pour ne pas s'enfuir,  
Pour ne pas cesser de vivre.

Et puis leur voix se sont peu à peu désunies.  
Et puis leur voix se sont peu à peu éteintes.

La place n'était plus qu'une immense plaine endeuillée au silence de  
cathédrale.

Les mains commençaient à se chercher pour finalement ne pas se trouver,  
Les regards à se parler pour finalement s'égarer,  
Les cœurs à se serrer pour finalement sangloter.

De cette chorale harmonieuse, soudée et révoltée, il ne restait plus que des esprits vides préférant sans nul doute abandonner leur corps meurtris au sommeil éternel plutôt que d'avoir à les livrer aux nuits prochaines, gorgées du pain de la détresse.

Devant ce spectacle de désolation où la vie n'était plus représentée, il n'était plus question même pour l'âme la plus vile et pour le cœur le plus creux que de compassion et de recueillement.

Et pourtant, aucune larme contrite n'est venue adoucir les traits de ceux qui ont commandé ce massacre,

Aucun murmure de repentance n'est venu effleurer leurs lèvres asséchées par l'aridité de leurs âmes, forgée par tant d'années de règne,

Parce qu'il est certain qu'il n'est pas de despotisme dans la nature humaine, il n'en existe que dans l'exercice du pouvoir.

Pouvoir qui lorsqu'il tend uniquement à sa conservation et non à celle de ses sujets compromet nécessairement leur existence.

Et en ce 4 juin 1989, plus que des pertes humaines dont pourtant il s'en repaît, le pouvoir a aussi volé aux hommes ce pour quoi ils luttent, ce sans quoi la vie ne serait plus qu'une logique de survie, le pouvoir leur a volé leur bien le plus précieux, le pouvoir leur a volé leur rêve.

Non pas le rêve d'une liberté incandescente ou d'une démocratie triomphante, Mais simplement le rêve que la vie n'a pas été créée pour un système politique ou idéologique mais pour l'homme, qui conserve seul le pouvoir de la donner ou de la détruire,

Le rêve que l'homme doit être le but de toute association pour ne jamais devenir son servile instrument.

Mais l'histoire malheureusement a trahi l'espérance des hommes en dotant ses ennemis d'armées toujours plus puissantes, de structures toujours plus organisées et verrouillées aux frontières souvent infranchissables.

Et plus "le temps nous fait cortège" et plus nous ressentons cette détestable impression qui s'offre pourtant en ce 4 juin 1989 à nos regards, Impression que l'humain a totalement disparu de l'humanité.

La place désormais, ne déversait plus que des flots d'hommes et de femmes à la conscience labourée par les remords, Aux yeux vidés par l'amertume,

Et à la résistance aussi chancelante qu'un roc à la base érodée s'avancant en saillie au-dessus du furieux océan dévastateur.

Dès lors, il ne leur restait plus qu'à livrer à ces chars d'assaut qui depuis la première heure de ce matin somnolent, les avaient assiégés, ce royaume, leur royaume conquis sur des terres jusque là bâillonnées par la terreur.

C'est alors qu'ils se sont avancés,  
L'un dans sa tenue d'apparat cousue d'acier et de métal et ornée de canons redoutables,  
L'autre dans sa coquille d'homme simplement brodée de chair et de sang.

Tout semblait les séparer ;

Leurs idées d'abord,

Pour l'un, lutter contre sa condition se révèle être aussi vain que de parler à un sourd car l'ambition de tout un chacun est nécessairement limitée par sa naissance et son action jugulée par son destin.

La liberté d'expression, de pensée, d'être n'est qu'allégeance à un ombrageux individualisme contraire aux intérêts supérieurs de la famille et de la nation.

Le bonheur véritable réside dans l'art d'être heureux de ce que l'on est et non de ce que l'on devrait être.

Pour l'autre, "la connaissance c'est le pouvoir" car c'est dans l'obscurantisme que pousse l'ortie,

La fatalité une illusion de torsionnaires destinée à adhérer les peuples à leur volonté,

Seule la recherche du bonheur imprime un sens à la vie.

Et il n'est de bonheur qu'autant qu'il y ait de liberté,

"Condition de celui qui ne subit aucune contrainte dans ses actes et ses paroles",

Condition vitale pour soumettre à la critique la vérité que l'on nous impose à la lumière de celle qui est notre quête et qui constitue la force motrice de notre espérance.

Le bonheur ce n'est pas simplement d'exister mais c'est aussi et surtout de vivre.

Leur motivation ensuite,

Pour l'un, son action n'était insufflée par aucune imprécation, seule sa fonction présidait sa présence, seul le devoir devait alimenter et peupler sa conscience.

Pour l'autre, l'amour perd nécessairement de sa saveur lorsqu'on en trouve les causes.

Le panache ne se mesure pas à sa compréhension mais à sa réalisation.

Il est parfois des actes qui se délivrent entièrement de la raison pour se laisser adouber par la foi, celle qui de siècle en siècle esquivait les barrières de l'impossible pour enfanter des miracles.

Leur probable destin enfin,

L'un, décoré pour avoir donné la mort.

L'autre, martyr pour l'avoir trouvée.

A cet instant, les yeux du monde, parqués dans les hôtels, ne pouvaient plus témoigner.

Sur la place, seul le silence semblait exister.

Mais pour ce jeune étudiant anonyme qui s'avavançait vers son histoire, Plus le chemin se dévidait sous ses pieds et plus il était bercé par d'envoûtantes voix d'anges comme pour mieux laisser s'envoler chacun de ses pas, comme pour mieux laisser s'envoler son âme lavée de toute souillure vers un pays où le soleil lui fera révérence.

Il était plus que jamais décidé à sceller de son sang un testament d'amour à la gloire de la vie.

Ses compagnons commençaient à livrer leur corps aux larmes.

Ils s'apprêtaient aussi à s'agenouiller sur cette terre brune qui sera teinte du rouge de son sang pour, une dernière fois, communier dans une seule et même fraternité.

Et puis soudain, la machine à la cuirasse reluisante comme happée par une force rédemptrice s'est refusée à venir défier ce frêle corps humain au visage émacié,

Tentant ensuite de le contourner,

Pour finalement devant tant d'abnégation, s'immobiliser.

Le temps s'est dès lors suspendu, sans doute pour mieux laisser s'inscrire dans l'éternité, ce moment où le système a reculé devant l'homme, cet instant de grâce, cet instant d'humanité.

De cette humanité qui a caressé la conscience de ce soldat pour lui rappeler que si son obéissance appartient au souverain, son âme n'appartient qu'à lui-même.

De celle qui a paré cet étudiant d'oripeaux le transformant en chevalier  
magnanime faisant taire ces canons menaçants.

De celle qui fera regretter plus leurs crimes que leur mort à ceux qui ont trahi  
sa parole.

De celle enfin qui quotidiennement donne de l'espoir à notre espérance,  
A croire que la vie malgré ses cicatrices et ses plaies demeure toujours aussi  
belle,

Que ces femmes qui lui donnent naissance,

Que ces hommes qui portent son oriflamme,

Par delà les marécages aux crocs d'acier voulant l'embourber

Par dessus les bras vaniteux de ces démons voilés de suffisance voulant  
l'asservir,

Pour finalement hisser sa bannière sur une terre où les êtres auront assez de  
musique dans leur cœur pour la faire danser jusqu'à l'éblouir, jusqu'à la faire  
s'évanouir dans des rêves où les anges célébreront sa gloire.

Monsieur Le Premier Président,  
Monsieur Le Procureur Général,  
Madame Le Bâtonnier,  
Mesdames et Messieurs,  
Mes Chers Confrères,

Même si un jour, ceux que j'aime trouvent l'oubli de moi,  
Même si un jour, les adieux vont être difficiles avec ceux que je ne vais plus  
revoir,

Même si un jour ma vie ne devient qu'affliction et désarroi,  
Elle restera pourtant, ma seule et unique raison car

Tant qu'il y aura assez de vent pour colporter le rire des enfants  
Tant qu'il y aura assez de soleil pour faire chanter les jours où l'ennui est si  
envahissant

Tant qu'il y aura assez d'amitié pour faire un monde à deux

Tant qu'il y aura assez d'amour pour embraser nos cœurs et faire s'embrasser  
nos différences,

Je serai un homme fier d'aimer mon prochain et de pouvoir le défendre,

Parce qu'il y a tellement de choses à voir dans chacun de ses sourires, dans chacun de ses regards, dans chacun de ses silences,

Parce que l'histoire dont j'ai eu l'honneur de vous faire le récit m'a appris qu'il n'est pas un homme pour si humble soit sa condition, qui n'ait dans les yeux l'éclat de la noblesse.

Alors, Mesdames et Messieurs,

Un dernier souhait peut-être,

Celui de voir l'homme de bien non pas raconter cette histoire à son fils mais de la vivre avec lui.